

# Le pouvoir de la reconstruction

Chemins de vie de femmes survivantes de violences  
sexistes et sexuelles au Burkina Faso

**EQUI  
POP.  
ORG**



Illustrations par Salimata Kaboré

*« J'ai été très touchée et inspirée par les récits de vie de ces femmes en tant que femme, épouse, mère et artiste originaire du Burkina Faso. Certains bouts d'histoires sont comparables à mon vécu et à l'histoire d'autres femmes autour de moi, tant au Burkina qu'en Europe.*

*Je suis artiste peintre et art-thérapeute. L'art-thérapie est une approche thérapeutique à travers des outils artistiques qui permettent d'aider à canaliser certaines émotions négatives, soulager certaines souffrances, reprendre confiance et apporter un certain bien-être. À mes yeux, ce type d'accompagnement est des plus bénéfiques pour ces femmes et leurs enfants.*

*En tant qu'artiste, j'utilise la peinture et l'écriture pour exprimer certaines injustices et mon engagement pour l'amélioration de la situation des femmes. Parmi les portraits de femmes que j'ai pu peindre dans ce projet, j'ai voulu montrer les profils des femmes qui partagent avec nous leurs chemins de vie. Beaucoup restent souvent sous l'emprise des hommes et le poids de la société. Certaines femmes subissent des mauvais traitements aussi par d'autres femmes qui le font de façon consciente ou inconsciente (ex : coépouses). Au-delà de ces situations de violences, j'ai voulu montrer le courage, la vaillance, la combativité et la résilience de ces femmes. Malgré les situations difficiles, elles persévèrent et luttent pour un meilleur avenir pour elles et leurs enfants.*

*Pour finir, j'ai souhaité exprimer la solidarité presque naturelle entre ces femmes, notamment d'autres femmes et des associations qui sont là pour défendre leurs droits. Continuons à encourager ces initiatives au Burkina Faso et ailleurs pour un meilleur vivre-ensemble. »*

Ces récits ont été recueillis dans le cadre de la capitalisation du projet « Droits et santé des femmes au Burkina Faso : prévenir et réduire les vulnérabilités en contexte de crise et post-crise covid 19 » mis en œuvre en consortium par Equipop et ses partenaires, l'Association des Femmes Juristes du Burkina Faso (AFJ\_BF), Voix de Femmes (VdF) et l'Initiative Pananetugri pour le Bien-être de la Femme (IPBF).

Ce projet visait à contribuer à réduire et prévenir les vulnérabilités des femmes et des filles en matière de droits et de santé en contexte de crise et post-crise covid 19 au Burkina-Faso.

# Le pouvoir de la reconstruction

Chemins de vie de femmes survivantes de violences sexistes et sexuelles au Burkina Faso

## Introduction

**U**n jour, elles ont décidé de partir, de parler, de dénoncer, de se lever, de faire appel à la justice, d'agir, pour mettre fin aux violences qu'elles subissaient. Des violences conjugales, familiales, physiques, sexuelles, psychologiques, économiques... Des violences multiples, simultanées ou successives.

Elles, des femmes. Exposées, souvent vulnérables. Des femmes qui n'ont pas de sécurité financière, de protection sociale, et doivent lutter au quotidien pour se nourrir, prendre soin de leurs enfants, se soigner, payer l'école. Des femmes qui n'ont pour la plupart elles-mêmes pas eu accès à l'éducation ou ont dû arrêter l'école jeune, enceinte ou pour travailler. Des femmes qui ont commencé à travailler enfant, qui ont été mariées enfant, qui sont devenues mères, enfant. Des femmes handicapées, discriminées. Des femmes face à la crise sanitaire et économique du Covid 19, et à l'après-crise. Des femmes face aux conflits. Des femmes qui simplement de par leur naissance, en tant que fille, en tant qu'aînée, ont été confrontées aux normes sociales, aux traditions, au patriarcat.

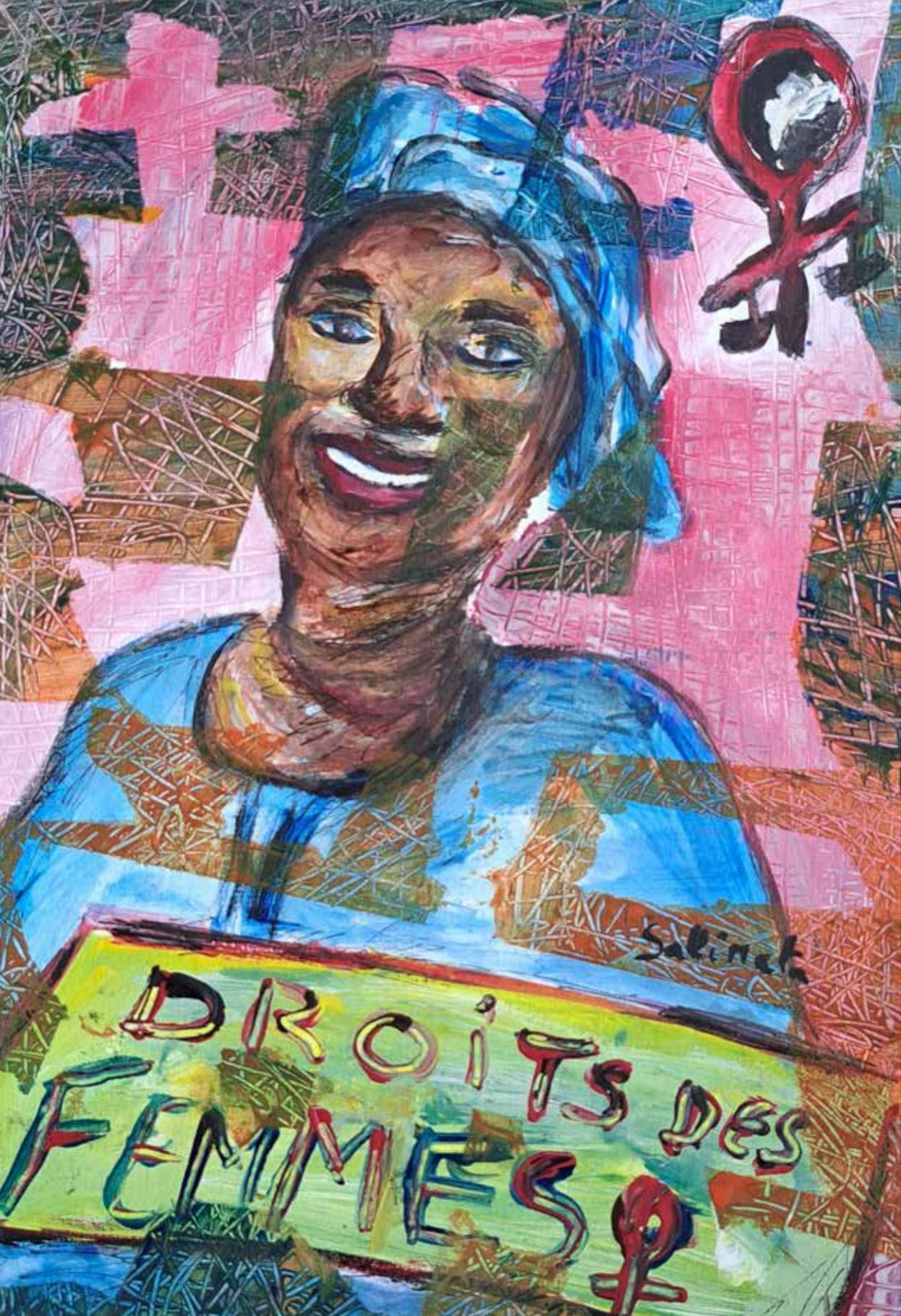
Commence alors pour ces femmes survivantes de violences un parcours, un après, une nouvelle vie à redéfinir, à reconstruire. Un pas après l'autre. Et souvent, ce parcours lui-même n'est pas exempt de nouvelles violences, institutionnelles, familiales ou encore économiques. Un chemin fait de difficultés, de hauts et de bas, de petites victoires et de grandes fiertés. Un chemin de transformation où les leviers sont déterminants. Des leviers pouvant prendre la forme d'appuis juridiques, psychologiques ou économiques, de formations, de soins, d'écoute ou encore de partage.

Il faut du temps pour se reconstruire. Il faut des ressources et par-dessus tout un immense courage. Il est question de transformer le passé, de se tourner vers l'avenir, de devenir. Devenir une autre femme, redevenir soi-même, devenir une autre version de soi-même.

Ces femmes qui ont croisé la route du projet, qui ont été accompagnées par l'un de nos partenaires, ont accepté de nous raconter leurs histoires, leurs parcours. Elles ont ainsi replongé dans le passé pour nous expliquer où et comment elles ont trouvé la force et le soutien dont elles avaient besoin pour surmonter les violences et se transformer. Une prise de parole et de recul généralement salvatrice qui les a amenées à mesurer de nouveau le chemin parcouru, à s'en réjouir. Aucune d'elles pensait être capable d'arriver jusque là.

*Carine, Safi, Elisa, Yasmine, Sakina, Fati, Zalissa, Mariam, Kadi, et Marie.*

Dix femmes, dix récits à la fois singuliers et reliés. Des histoires uniques, multiples, qui résonnent individuellement et collectivement.



# Safi

Safi a été maltraitée par sa belle famille et son mari. Mais Safi a été élevée par sa mère pour être une femme indépendante. Affrontant sa peur du jugement des autres, Safi est partie s'installer seule avec ses enfants. Grâce à l'appui de l'Association des Femmes Juristes, elle s'est battue en justice pour avoir la garde de ses enfants et une pension alimentaire. Elle a aussi créé sa propre entreprise de transport logistique, un domaine encore réservé aux hommes.

La figure la plus inspirante de ma vie c'est ma mère. Mon père est décédé quand j'étais petite, c'est ma mère qui nous a élevé-e-s. Elle était commerçante, ménagère, elle avait aussi un petit maquis devant notre porte. C'est une femme courageuse, elle travaillait dur pour sa famille. Grâce à elle, on a eu la chance d'aller tous les trois à l'école avec mon frère et ma sœur, à l'école privée même. J'ai choisi d'étudier le transport logistique, un domaine encore réservé aux hommes. Ça n'était pas tous les jours faciles, j'étais la seule femme au travail. J'étais marginalisée, pas considérée, je devais sans cesse repousser les avances de mes collègues hommes et faire face aux stéréotypes sexistes. J'ai travaillé dur pour m'imposer, je ne me laissais pas intimider. Mon mari, que j'ai rencontré au travail, me soutenait. Il m'a même incitée à partir sur le terrain pour gagner davantage. C'était il y a 10 ans, j'avais 22 ans et il disait de moi avec fierté que j'étais une femme battante.

Quatre ans plus tard, j'étais enceinte de notre premier enfant et comme le veut la tradition chez nous, j'ai emménagé avec lui chez ses parents. Mes beaux parents étaient difficiles, ils considéraient que j'étais entièrement à leur service, que je devais simplement obéir, être soumise. Ils voulaient me dominer. Mon beau père a décrété que c'était à moi de préparer tous les repas de la maison, y compris ceux du midi alors que je travaillais à plein temps. Je devais me lever à 3h30 du matin pour préparer les repas avant de partir au travail et recommencer en rentrant le soir, j'étais totalement épuisée. Je m'endormais parfois de fatigue en journée au bureau, d'ailleurs ils ne m'ont pas gardée.

Nos familles c'était vraiment deux mondes différents, ma mère ne m'avait pas du tout élevée comme ça. D'ailleurs elle m'a toujours dit « le premier mari d'une femme c'est le travail, quelle qu'en soit la difficulté », elle voulait que je sois indépendante.

Trois jours après mon accouchement avec césarienne, ils m'ont obligée à nettoyer toute la maison malgré la douleur. Heureusement, il y avait mon bébé, mon fils, mon trophée qui m'apportait de la joie. Mon mari est rapidement devenu très absent, toujours dehors, pas impliqué dans le quotidien ou dans l'éducation de notre fils, je devais tout gérer seule et je ne le voyais déjà quasiment plus.

À 8 mois, notre fils a été très malade, un méchant paludisme, on a dû l'hospitaliser pendant 3 jours. Mon mari n'est pas venu, c'est ma mère qui m'a soutenue à l'hôpital. J'ai pleuré pendant trois jours, je ne lui pardonnerai jamais. Après ça, j'ai compris que mon mari avait une autre femme dans sa vie. J'étais tellement déçue. Ma mère voyait bien que ça n'allait pas même si j'essayais de le lui cacher. Elle m'a dit que si je décidais de partir, elle ne m'en voudrait pas, qu'elle ne serait pas déçue, que j'étais libre. J'ai repensé à la voisine de ma mère, une femme de mon âge violente par sa belle famille qui avait décidé de divorcer, tout le monde lui avait tourné le dos, sauf moi. J'avais mal pour elle. Ce que m'a dit ma mère ce jour-là, ça a été un soulagement immense pour moi. J'avais toujours très peur du regard des autres, de la société, mais ma mère me soutenait et c'était bien le plus important. C'est ce jour-là que j'ai pris la décision de partir.

Quelque temps après, j'ai découvert que j'étais de nouveau enceinte. J'ai pensé à avorter, je voulais avorter. Ma mère m'a convaincue de garder l'enfant, elle m'a dit qu'elle s'en occuperait après l'accouchement. Cette grossesse je l'ai mal vécue, j'avais abandonné l'idée de partir, mais je passais le moins de temps possible à la maison, je rentrais juste pour dormir. Mon mari n'avait plus de travail et c'était tendu financièrement. J'ai dû payer seule mon accouchement. En quittant l'hôpital, la belle famille ne m'a pas laissée repartir de mon côté avec mon fils, ils m'ont obligée à retourner chez eux.

Je suis partie un jour sans rien dire dans une location que j'avais trouvée pour mes enfants et moi. Cette nuit-là, j'ai dormi sereinement comme je n'avais pas dormi depuis des années. Notre déménagement, c'était le 8 octobre il y a deux ans. À la date anniversaire, j'ai même fait un post sur les réseaux sociaux pour me féliciter, car je suis fière d'être indépendante. Ça a fait le buzz sur les réseaux sociaux. C'est vrai que les premiers mois nous n'avions rien, pas même un matelas pour dormir mais c'était le prix à payer. Aujourd'hui je paie mon loyer, je nourris mes enfants, je m'occupe de moi-même. J'ai même créé ma propre entreprise.

Un jour où j'ai prévenu mon mari que je partais pour le week-end avec les enfants à Bobo-Dioulasso, il m'a convoquée à l'action sociale et m'a menacée de me convoquer devant la justice. J'ai eu peur qu'il m'enlève les enfants, j'ai réalisé que je connaissais mal mes droits en tant que mère. Je me suis alors rendue avec ma cousine à l'association des femmes juristes du Burkina Faso. La première fois, c'est ma cousine qui a dû expliquer ma situation, je n'arrivais pas à parler, la peur me paralysait. C'est difficile à croire aujourd'hui mais depuis j'ai fait tellement de chemin.

J'étais une femme qui avait un problème avec les femmes, je me méfiais d'elles, de leurs jugements, de leurs commérages. Mais ce sont les femmes juristes qui m'ont permis d'obtenir la garde de mes enfants et le versement d'une pension alimentaire. Je n'y serais jamais arrivée sans elles. Le juge avait un parti pris pour mon mari dès le début, il faut dire que le père de mon mari est magistrat, nous n'étions pas à armes égales. Quand ils ont compris que j'étais appuyée par une avocate, ça a tout changé.

Le jour où j'ai reçu la lettre du jugement, je suis allée voir ma mère en premier. Je lui ai tendu la lettre en tremblant, et là j'ai découvert que ma mère ne savait pas lire, elle regardait le courrier à l'envers. Elle avait toujours fait semblant ! Elle nous faisait pourtant réviser nos devoirs. Alors je lui ai dit que j'avais gagné. Quelle émotion !

Il y a tellement de femmes qui viennent au tribunal dans la même situation que la mienne.

*Aujourd'hui, je suis devenue l'avocate des avocates, je donne l'adresse de l'association des femmes juristes à toutes ces femmes vulnérables face au système pour qu'elles puissent avoir l'appui juridique et l'écoute dont j'ai bénéficié.*

Beaucoup d'entre elles sont illettrées. Il faut vraiment renforcer l'accès à une aide juridique pour ces femmes isolées. Je me bats encore pour que mon mari verse la pension, mais je sais que je suis pas seule dans mon combat, c'est notre combat.



# Carine

Après avoir subi un viol, Carine est tombée enceinte. En raison de son handicap, elle ne pensait pas pouvoir avoir un jour un enfant. Elle a décidé de garder cet enfant qui est devenu sa joie, sa lumière. Depuis toute petite elle n'a eu de cesse d'affronter le regard des autres et sa grossesse aura été une épreuve supplémentaire. Carine a mis du temps à pouvoir parler de ce qui lui est arrivé. Les causeries initiées par le club des jeunes filles leaders d'IPBF lui ont donné l'espace dont elle avait besoin. Désormais elle ne veut plus se taire, elle ne veut plus baisser la tête face aux discriminations, elle se sent forte et libre.

**S**i tu n'as pas de courage, tu ne peux pas avancer dans la vie. Il faut être fière de soi et de son handicap. J'ai vécu toutes sortes de discriminations, quand j'étais enfant, je ne sortais pas de la cour familiale, à cause du regard des gens. Je sortais uniquement la nuit. Je me rappelle m'être interrogée « Est-ce que ça sera ça ma vie ? Faire les tâches domestiques enfermée dans cette cour ? ». Certaines personnes refusent même de nous toucher, comme si notre handicap était contagieux. Avant, je n'osais pas, maintenant je n'ai plus peur, j'interpelle les gens quand les regards se font trop pesants, je les affronte, ça ne m'atteint plus. Personne n'est à l'abri du handicap, de la violence, ça peut arriver à tout le monde. Mon père, autrefois valide, est devenu paralysé, il ne faut pas se croire supérieur.

Au Burkina Faso, il y a des croyances selon lesquelles si un homme a des relations avec une femme de petite taille comme moi, cela lui apportera la richesse. Ces croyances nous exposent d'autant plus à la violence. Une fois, un homme du quartier a essayé de me marier de force avec un ami à lui. J'ai refusé, j'ai résisté, mon père a pris ma défense pour l'arrêter, heureusement que mes parents étaient là pour m'aider.

Je suis une personne de petite taille, je suis née comme ça, il y a 35 ans. Dans ma famille, nous étions quatre personnes handicapées, j'étais la dernière. Mes parents n'avaient pas les moyens pour l'école, j'ai dû arrêter en CM1. Aujourd'hui, mon père regrette de ne pas avoir trouvé de solution pour que je continue l'école, car il a enfin compris mon potentiel. J'aurais pu aller encore beaucoup plus loin. Mais je me suis débrouillée. J'ai réussi à devenir couturière, je n'ai pas eu de formation, c'est mon oncle qui m'a appris. Je suis très fière de mon travail. Grâce à ça je n'ai pas besoin de mendier dans la rue.

Au début ça n'a pas été facile, personne ne voulait me recruter à cause de mon handicap, ils pensaient que je n'étais pas capable de faire le travail. Je suis allée dans un centre pour handicapé-e-s et là-bas j'ai pu coudre. Je me souviendrai toujours du jour où mon père m'a offert ma première machine à coudre, c'était une somme pour lui.

Il y a des gens qui disent qu'une personne handicapée ça ne sert à rien, ce n'est pas vrai. Il ne faut pas se préoccuper de ce que pensent les gens, il faut faire et puis c'est tout ! Si tu y arrives une fois, deux fois, après c'est gagné ! On voit même des personnes handicapées faire l'université maintenant, c'est encourageant.

Un jour, alors que j'avais trente ans, un homme du quartier, qui venait parfois chez nous, m'a invitée à passer chez lui. J'y suis allée sans me poser plus de questions. Cet homme, il m'a violée. Depuis ce jour, je répète tout le temps aux femmes de mon entourage de ne pas aller seule chez un homme, c'est trop dangereux. Si en plus tu es une femme handicapée, tu n'as pas la force de te défendre, tu es à sa merci. Depuis je ne monte même plus derrière la moto d'un homme, je garde mes distances.

Quand mon agresseur a su que j'étais enceinte, il m'a menacée, il voulait me contraindre à avorter. J'ai refusé. Malgré les circonstances, j'étais sûre que je voulais garder cet enfant. Après cela, il a disparu et je n'ai plus eu de nouvelles pendant un temps. La grossesse ça a été le plus difficile, les gens parlaient beaucoup, me méprisaient. Ici, quand tu tombes enceinte hors mariage, tu n'as pas le choix, tu ne peux pas rester dans la maison familiale, c'est honteux. Je n'ai pas dit à mes parents pour le viol, je ne pouvais pas. Même aujourd'hui ils ne le savent pas.

Comme j'avais accepté d'aller chez cet homme, je savais qu'on rejetterait la faute sur moi, qu'on dirait que je l'avais cherché, voulu même, j'étais sûre que personne ne me croirait. J'en ai parlé à une seule personne, ma camarade, ma seule amie. À elle j'ai tout raconté et c'est chez elle que je suis allée me réfugier quand je ne pouvais plus rester chez mes parents. Elle m'a hébergée pendant deux mois avant que je trouve une petite location. Je ne la remercierai jamais assez pour ça.

Mon accouchement je l'ai financé moi même, grâce à mon travail et ce jour là, quand j'ai vu mon enfant pour la première fois, j'étais tellement heureuse, c'était le plus beau jour de ma vie. À cause de la césarienne, je n'ai pas pu travailler pendant trois mois, je ne pouvais pas porter la machine à coudre. Financièrement c'est souvent difficile, pour payer la nourriture, les frais de santé, les habits, l'école.. et j'aide aussi ma sœur handicapée et mes parents qui n'ont plus de revenus. Si je ne gagne rien, personne ne mange.

Depuis que j'ai mon fils, j'ai commencé à coudre des vêtements pour les petits garçons et ça a beaucoup de succès. Avant je ne faisais que de l'habillement pour dames. Je ne compte pas m'arrêter là, j'aimerais ouvrir un grand atelier de couture et de mercerie. J'espère pouvoir économiser assez pour payer l'école de football à mon fils qui aime tellement le ballon, il a maintenant 7 ans, même si c'est 100 francs par 100 francs.

J'avais beau avancer avec mon enfant, l'agression continuait à me peser sur le cœur. Par le biais de l'association des personnes handicapées, j'ai été invitée à participer à une causerie organisée par le club des jeunes filles leaders d'IPBF. La première causerie était sur les violences. Ce jour-là, j'ai appris beaucoup de choses et surtout j'ai pris la parole, j'ai raconté mon histoire. J'avais besoin de partager, d'être en paix, ça m'a fait beaucoup de bien. Après ça, j'ai participé à d'autres causeries où nous avons parlé de la santé, de comment se protéger des MST ou encore comment éviter une grossesse non désirée. Je suis beaucoup plus informée aujourd'hui.

*Il faut soutenir les personnes handicapées et particulièrement les femmes. Ce que j'ai vécu, je sais que d'autres femmes handicapées l'ont vécu et la plupart d'entre elles doivent élever leurs enfants seules sans l'aide des pères.*

Elles ont besoin d'être écoutées, d'être comprises. Car quelles que soient les violences que tu subis, si tu es soutenue, tu peux tout affronter.



# Elisa

Après avoir fui du village où son oncle et sa tante la maltrahaient, Elisa a de nouveau été confrontée à la violence dans la famille où elle travaillait en tant qu'aide-ménagère. Violée, elle a eu le courage de porter plainte, faisant condamner son violeur. Sa force, Elisa l'a puisée auprès de sa famille et des autres femmes. Les causeries organisées par IPBF lui ont permis de reprendre le pouvoir, la maîtrise de son histoire et de sa vie. Aujourd'hui, consciente de ses droits, elle a recommencé une nouvelle vie où elle se sent heureuse et digne et ne manque jamais une causerie.

**A**u début je continuais à penser à ça tout le temps, mais avec le temps, les sensibilisations, les formations, les causeries, j'ai refait ma vie. Après avoir raconté mon viol aux autres, à la causerie, je me suis sentie si légère, comme si je redevenais moi-même.

La famille chez qui je travaillais, dès que la mère sortait, le fils me faisait des avances. Je refusais, j'essayais de l'éviter le plus possible. Un jour où nous étions seuls à la maison avec le bébé, il est entré dans la cuisine et il a fermé la porte à clé. Il m'a violée. Je pleurais tellement quand sa mère est rentrée, ma patronne, je lui ai tout raconté. Elle m'a insultée, elle m'a traitée de menteuse, de moins que rien. Elle m'a dit que jamais son fils ne coucherait avec une femme sale comme moi, avec un « enfant du travail ». C'est comme ça qu'on appelle les aides-ménagères en langue locale, ça veut dire qu'on ne sert à rien d'autre qu'à travailler, comme une machine. Elle m'a jetée dehors en pleine nuit avec mes affaires, je n'avais nul part où aller, j'ai dormi dans la rue.

Le lendemain matin, une femme m'a demandé ce qui m'arrivait. Je n'ai pas dit pour le viol, j'ai juste dit que ma patronne m'avait mise dehors. Elle m'a emmenée à l'association des aides-ménagères. Là-bas, on m'a accueillie. Je n'osais pas parler, je n'ai même pas dit mon vrai prénom, j'avais peur, j'avais honte, je ne faisais que pleurer. Je crois qu'à ce moment-là, je pensais que ma vie était finie. Je suis restée silencieuse pendant des semaines.

Le club des jeunes filles leaders d'IPBF venait régulièrement à l'association des aides-ménagères pour organiser des causeries avec le jeu « Sans tabou ». J'allais aux causeries, j'entendais les autres filles raconter leurs histoires, les violences qu'elles aussi avaient subies, mais aucun mot ne sortait de ma bouche. Un soir enfin après une autre causerie, j'ai parlé, j'ai raconté le viol. Sans les causeries, je n'aurais probablement jamais réussi à en parler, à demander l'aide dont j'avais besoin.

L'association m'a soutenue et incitée à porter plainte et nous sommes allées à la gendarmerie. Mon violeur a été condamné à 2 ans de prison ferme et 1 an avec sursis. Je sais que désormais il ne violera plus d'autres femmes et c'est pour ça que je l'ai fait, j'en suis fière.

Aussi loin que je me souviens, les violences ne m'auront pas épargnée. Quand j'étais petite, je vivais paisiblement avec mes parents en Côte d'Ivoire où je suis née. Quand j'avais dix ans, un oncle est venue me chercher pour m'emmener au village au Burkina Faso, car sa femme et lui n'arrivaient pas à avoir d'enfant. J'ai ainsi été séparée de mes parents et de mes frères et sœurs. Arrivée au village, la vie était extrêmement dure. Je n'allais plus à l'école, je devais faire tout le travail dans leur maison, aux champs, la femme me battait, me maltraitait et ne me donnait quasiment rien à manger. Pendant ces quatre années, j'ai cru que j'allais mourir de faim. Je m'inquiétais aussi beaucoup pour ma famille restée en Côte d'Ivoire, je n'avais pas de téléphone pour les joindre, je n'avais aucune nouvelle d'eux. Mon oncle et ma tante ne voulaient rien me dire. Je ne dormais plus la nuit.

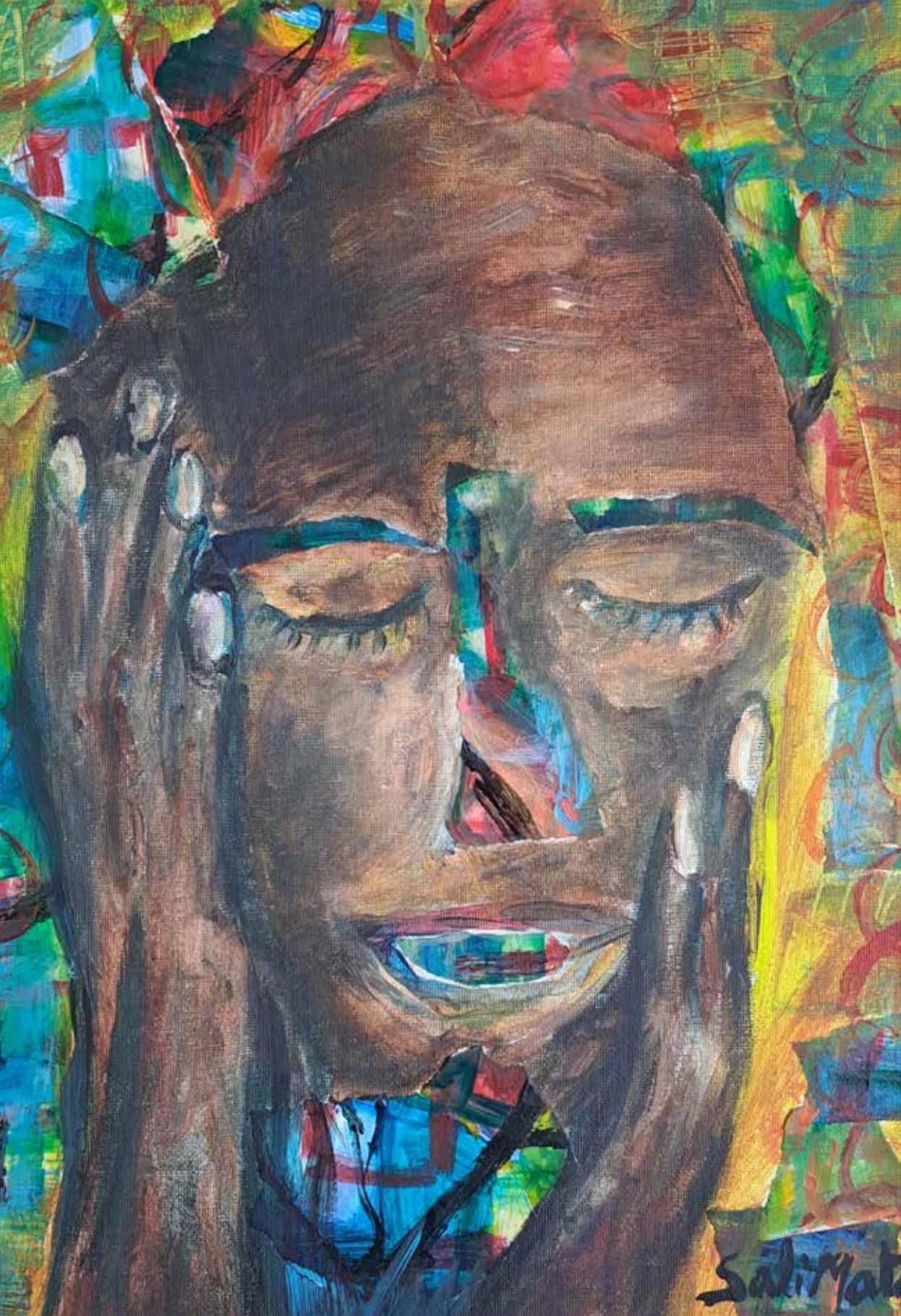
*Un jour, je me suis assise sous un arbre, je réfléchissais à comment m'en sortir, à ce que je pouvais faire pour survivre, pour un jour être heureuse. C'est là que j'ai décidé de partir, comme ça, à ce moment-là, sans rien dire, sans rien emporter.*

Je me suis levée et j'ai commencé à marcher, à m'éloigner du village, sans me retourner. J'ai marché 70km, deux journées et une nuit pour arriver jusqu'à la ville, à Ouagadougou. Ce jour-là, j'ai pris mon destin en main. Sur la route je ne pensais qu'à ma famille, je me demandais s'ils étaient morts ou vivants, je gardais l'espoir de pouvoir leur parler.

Arrivée à Ouaga, j'ai trouvé un travail d'aide-ménagère. Avec mon premier salaire, la première chose que j'ai achetée, c'était un téléphone. J'ai enfin pu appeler mes parents et quand j'ai entendu la voix de mon père, j'étais tellement émue, j'ai pleuré. Je lui ai raconté ce que j'avais enduré au village, mais il ne m'a pas crue, il a dit que je mentais. Ça m'a beaucoup déçue qu'il ne me croie pas. Je lui ai juré que c'était la vérité, je lui ai dit que j'étais prête à aller avec lui au village confronter mon oncle pour qu'il sache la vérité. J'espère qu'un jour il me croira. Je continue d'économiser pour pouvoir aller leur rendre visite en Côte d'Ivoire, c'est vraiment ma priorité.

*Aujourd'hui j'ai une nouvelle vie, un emploi encadré par un contrat de travail, je suis passée de 7500 à 25 000 CFA de salaire mensuel. Grâce aux formations, je connais mes droits et mes devoirs. Je continue de venir quasiment tous les soirs à l'association, je ne veux pas rater une activité, je suis de toutes les causeries.*

Le 8 mars prochain, je serai avec mes amies aux côtés des autres femmes pour défendre nos droits et je me sentirai pleinement femme, leur égale.



# Yasmine

Du jour au lendemain, son mari a contraint Yasmine à quitter la maison familiale en l'accusant de sorcellerie, la séparant de ses enfants. Choquée, Yasmine a beaucoup douté d'elle-même et a mis des années à retrouver confiance en elle et en l'avenir. Elle a été accompagnée par l'Association des Femmes Juristes pour obtenir le droit de réintégrer le domicile conjugal et sera bientôt de retour chez elle.

**J'** en étais arrivée à avoir vraiment peur de moi-même. Aujourd'hui, je sais que rien n'était de ma faute, ça ne me touche plus, je continue ma vie.

Quand j'étais petite, mes parents qui étaient cultivateurs et agriculteurs, se battaient pour joindre les deux bouts, ce n'était pas facile. Nous ne mangions pas à tous les repas. Ils ont quand même réussi à me scolariser jusqu'à la troisième en vendant une partie du bétail pour payer les frais de scolarité.

Après la troisième, j'ai commencé à vendre des fruits et légumes au marché et c'est là que j'ai rencontré mon premier conjoint. Il est venu se présenter à mes parents en disant qu'il serait mon futur mari. On a commencé à se fréquenter, mais il est rapidement tombé malade et il est décédé une année plus tard.

Au village, à la même époque, j'avais 20 ans quand un jour un cousin m'a envoyée chercher des livres chez quelqu'un de la famille. Je suis rentrée dans la cour, on m'a indiqué la porte. Je suis rentrée chez lui. Il était parti chercher les livres, j'attendais. Quand il est revenu il était totalement nu, il m'a projetée au sol et m'a violée. Je suis rentrée en pleurant chez mes parents, j'ai tout dit à ma mère, mon père était furieux. Mon agresseur s'est enfui, il a quitté le village. Peu de temps après, j'ai découvert que j'étais enceinte du viol. Quand je pense à ça aujourd'hui encore, je me sens mal. Mes parents se sont occupés de ma fille, c'est eux qui l'ont élevée et elle a même eu le bac. Elle est enseignante aujourd'hui.

Après l'accouchement, je suis partie tenter ma chance à Ouaga. J'ai commencé un petit commerce de vente de pagnes et j'aidais aussi le soir à la buvette que tenait ma sœur avec qui je vivais. C'est là que j'ai rencontré mon mari, un voisin de la buvette, il était maçon. On a commencé à se fréquenter, il a voulu aller se présenter à mes parents au village. On s'est installé ensemble et on a eu trois enfants, deux garçons et une fille. On s'est mariés en 2013, tout allait bien.

Il y a deux ans, mon mari a eu un accident de travail sur un chantier. Il a failli perdre son œil. Il a dû se faire opérer à trois reprises, c'était une période compliquée il souffrait beaucoup, ils ont fini par lui mettre un œil artificiel. Je pensais alors que le plus dur était derrière nous mais un matin, il s'est levé et il m'a accusé de vouloir le tuer, il m'a dit que j'étais une sorcière. J'ai cru qu'il perdait la tête, j'ai alerté ses cousins, mes parents, nos témoins de mariage, le pasteur. Tous ils ont essayé de lui faire entendre raison, mais il ne voulait rien savoir. Il a fini par me chasser de la maison en me menaçant avec une massue.

J'étais choquée, ma sœur m'a hébergée quelques mois, je pensais que les choses allaient s'arranger, mais quatre mois plus tard une autre femme a emménagé avec mon mari, enceinte de quelques mois. J'ai commencé à douter de moi, je ne savais plus quoi penser. Je suis allée voir cinq prêtres différents pour m'assurer que je n'étais pas une sorcière comme mon mari le prétendait.

Mes enfants étaient très perturbés, j'arrivais à les voir la journée, mais ils ne comprenaient pas ce qui se passait. Mon mari les menaçait, les intimidait pour qu'ils ne viennent plus me voir mais ils n'ont jamais coupé le contact avec moi. Une parent d'élève qui a appris ma situation est venue me voir et m'a dit que je ne devais pas me laisser faire, que ça n'allait pas se passer comme ça. C'est elle qui m'a emmenée à l'Association des Femmes Juristes du Burkina Faso. Je ne savais même pas qu'une telle association existait, qu'on pouvait aider les femmes dans ma situation.

À l'association des Femmes Juristes, on m'a écoutée, ça m'a vraiment soulagée, ça m'a donné le courage de continuer à vivre. Avec mes enfants nous avons été pris en charge par un psychologue, nous l'avons rencontré à plusieurs reprises. J'ai aussi été accompagnée par les femmes juristes pour monter un dossier et demander à la justice de statuer sur mon retour au domicile. Sans cela, je ne sais pas ce que je serais devenue. Il y a eu un jugement, mon mari était présent. La justice m'a donné raison, elle a déclaré que je pouvais rentrer au domicile. C'était un grand soulagement.

*On a dit de moi que j'étais une femme rebelle, parce que j'avais fait convoquer mon mari. C'est un problème dans nos sociétés, beaucoup de femmes souffrent et n'osent pas parler par peur d'être jugées et ça nous ronge. J'ai aussi appris que beaucoup de femmes avaient subi des viols, je n'étais pas seule, j'ai arrêté de me sentir coupable. Il faut prendre son courage à deux mains et parler.*

Malgré le jugement, mon mari a continué de m'empêcher de revenir à la maison. J'ai dû retourner voir le juge, mon dossier a été transféré à la gendarmerie. J'ai bon espoir, je ne vais pas baisser les bras, je ne renoncerai pas à l'éducation de mes enfants. Quoiqu'il m'en coûte, je sais que bientôt je serai chez moi, auprès de mes enfants, à la place que je mérite.



# Sakina

Née dans une famille très modeste, le quotidien de Sakina a toujours été difficile. Elle a commencé à travailler à l'âge de 8 ans pour se nourrir. Mariée à seulement 13 ans, elle dû arrêter l'école un an plus tard, enceinte. Pendant la période du Covid, son mari est devenu violent et la battait. L'appui économique et la formation dont Sakina a bénéficié avec l'Association Voix de femmes ont été déterminants et lui ont permis de relancer son commerce de condiments et d'augmenter ses revenus. Elle parvient ainsi à faire vivre sa famille et les violences dans son foyer ont cessé.

**J**e me lève à 4h30 du matin pour aller en moto au village voisin acheter les condiments que je vends chaque jour au marché depuis près de 10 ans. J'ai commencé à travailler très jeune. J'étais la seule fille à la maison et l'aînée de cinq enfants donc je devais me charger de toutes les tâches domestiques. Vers l'âge de 8 ans, j'ai aussi commencé à vendre des patates douces. Je les faisais bouillir, je les déposais dans une grande assiette sur ma tête et je déambulais dans les rues. Je savais que si je ne travaillais pas, je ne mangerais pas. Mes parents étaient très pauvres.

Je me suis mariée à l'âge de 13 ans, mon mari en avait 25. J'étais la première fille de mon école à me marier et j'ai eu mon premier enfant à 14 ans. C'est là que j'ai arrêté l'école. Nous vivions de petits travaux journaliers dans la cour de la belle-famille, dans une petite maison séparée. Ma belle-famille n'avait pas beaucoup de moyens non plus. Ici la tradition veut que ce soit la belle-fille qui s'occupe de toutes les tâches ménagères. Je devais donc préparer le repas, servir tout le monde, faire le ménage. Nous n'avions pas les moyens de prendre tout le monde en charge avec mon mari, donc ça a causé des conflits. Ils me criaient dessus, m'insultaient régulièrement. Ils me répétaient que je ne valais rien. Mon mari ne prenait pas ma défense. Nous avons fini par quitter la cour car c'était devenu invivable. Je n'en ai pas parlé à mes parents, car une fois que tu es mariée, tu ne peux plus revenir dans ta famille sinon tu la couvres de honte.

Nous avions du mal à payer le loyer de notre maisonnette, alors j'ai commencé à vendre des condiments au marché. Mon deuxième enfant était une surprise, je ne savais pas à cette époque que l'on pouvait faire la planification familiale, j'étais ignorante. Maintenant grâce aux causeries, je sais. Mon commerce nous a permis de vivre un temps du moins, jusqu'à l'arrivée du Covid 19. À ce moment-là, j'ai tout perdu. Les marchés ont fermé, les gens ne sortaient plus.

Tous les condiments que j'avais achetés, les oignons, les feuilles.. tout a pourri et je me suis retrouvée endettée, car j'achetais à crédit les condiments que je remboursais avec les bénéfices des ventes.

C'est devenu très difficile à la maison. Mon mari qui faisait de temps en temps des travaux journaliers dans le bâtiment est devenu violent et agressif. Quand je le voyais rentrer à la maison, je devinais à son humeur si il avait pu gagner un peu d'argent ou pas. S'il n'avait rien gagné, il devenait violent, il me battait. J'avais peur de lui, j'appréhendais son retour. Pour survivre, j'allais ramasser des petits cailloux que je revendais pour trois fois rien, juste pour avoir quelque chose à manger.

J'ai connu l'association grâce aux sensibilisations dans les marchés et les gares. J'ai pu suivre une formation en éducation financière et avoir un appui financier pour relancer mon commerce, ça m'a beaucoup aidée. J'ai aussi pu me faire soigner là-bas car j'étais malade depuis longtemps, on a pris soin de moi. C'était la première fois que j'assistais à une formation. C'était très intéressant. J'ai découvert comment épargner pour avoir une petite réserve d'argent. Même si tu ne gagnes pas beaucoup, il faut en mettre un peu de côté.

Grâce à l'appui financier, j'ai pu reprendre mes activités. C'est une chance car beaucoup de femmes qui travaillaient au marché n'ont pas pu reprendre leurs activités après le Covid. Sans appui, je n'aurais pas pu non plus.

Mon stand est devenu le plus propre de tout le marché, car j'avais appris à la formation que l'hygiène était importante. J'ai investi dans des torchons, une barrique d'eau, j'arrange les tables, je fais tout ce qu'on m'a recommandé pour augmenter mes ventes et ça a marché. J'essaie aussi de fidéliser les client-e-s pour augmenter encore mon volume de vente.

Aujourd'hui, je parviens à payer l'éducation de mes enfants et j'en suis fière, même si ça reste un combat quotidien. Je ne voulais pas que mes enfants aient à travailler jeunes comme moi. J'attends un troisième enfant pour le début d'année, une grossesse voulue et planifiée.

*Travailler, gagner de l'argent, ça change beaucoup les relations dans ton mariage, ça te donne plus de pouvoir. Les violences dans mon ménage ont cessé depuis. De plus, mon mari ne partage pas toujours ce qu'il gagne, donc j'ai besoin de pouvoir compter sur moi-même et c'est ce que je fais aujourd'hui. Je sais que mes enfants pourront manger grâce à mon commerce.*



# Fati

Fati a une grosse pression sur les épaules, celle de gagner suffisamment d'argent pour faire vivre toute sa famille au village, qui ne peut plus cultiver avec la menace des groupes armés. Maltraitée dans la famille dans laquelle elle travaillait à Ouaga à l'âge de 12 ans, elle vit aujourd'hui au foyer de l'association des aides-ménagères. En participant aux causeries organisées par IPBF, elle a découvert ses droits, elle connaît désormais la loi. Elle cherche un travail avec un vrai contrat où elle sera davantage protégée. Son père a décidé de la marier quand elle avait seulement six ans, mais aujourd'hui elle refuse, elle veut choisir elle-même son mari.

**D**ans mon village, les filles ne vont pas à l'école, c'est seulement les garçons qui peuvent y aller. Mes trois petits frères sont scolarisés. J'aurais bien aimé aller à l'école. Mes parents sont cultivateurs, ils produisent du mil, du sorgho et du maïs. Là-bas, la plupart des filles du village sont envoyées, très jeunes, travailler à la ville comme aide-ménagère, comme moi.

J'ai dû quitter le village à l'âge de douze ans pour aller travailler dans une famille de Ouagadougou comme aide-ménagère. C'était très difficile, je n'avais aucun repos, je n'avais même pas le droit de m'asseoir. Je travaillais tout le temps, tous les jours, sans répit, du matin au soir, parfois la nuit. Je me levais à quatre heures du matin. La femme était violente, elle me frappait, elle m'insultait et je ne touchais pas mon salaire, il était directement envoyé au village. Le plus dur, c'est que je n'avais pas assez à manger. La patronne donnait à manger à ses enfants, qui avaient le même âge que moi, mais elle ne me donnait quasiment rien. Elle jetait les restes plutôt que de me les donner. J'avais faim, j'étais seule et désarmée. Je n'avais nulle part où aller. Je ne connaissais personne à Ouagadougou, ma seule sortie de la maison c'était pour aller au marché faire les courses. Je ne pouvais pas appeler mes parents, il n'y a pas de réseau téléphonique au village. Après ça, j'ai travaillé dans deux autres familles et ça ne se passait pas vraiment mieux. J'avais toujours énormément de travail, il y avait souvent des violences et elles refusaient de me payer à la fin du mois.

Un an plus tard, quand je suis rentrée au village pour la première fois, je n'ai rien dit, je n'avais pas besoin de parler, je savais qu'ils savaient, ma mère aussi était passée par là. Toutes les femmes et les filles du village connaissaient ça.

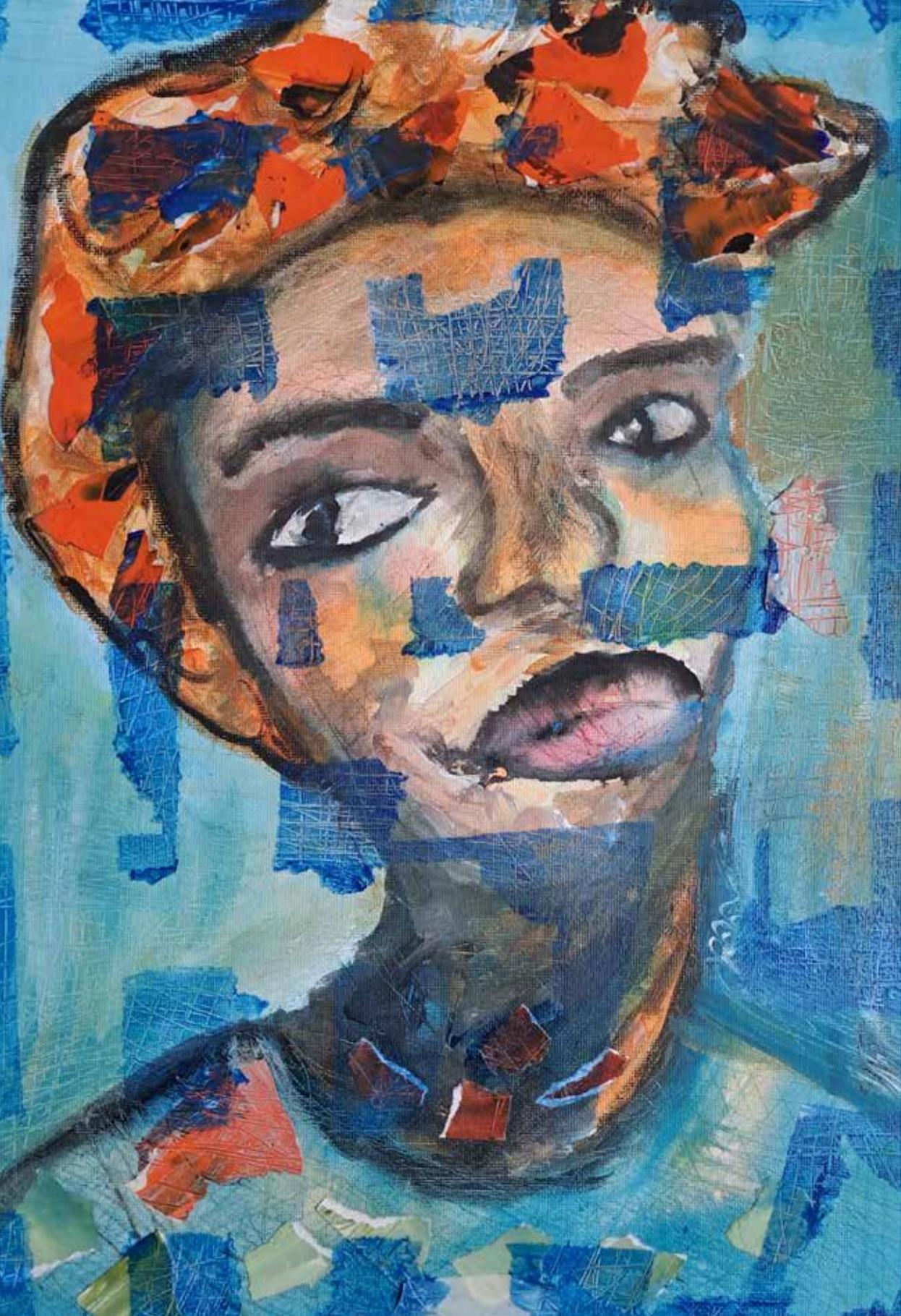
Souvent, je retourne quelques mois au village pendant la saison pluvieuse pour aider aux champs quand c'est la récolte. C'est devenu très dangereux au village avec la crise. Le terrorisme tue nos frères, tue nos sœurs. Je suis très inquiète. La dernière fois, j'allais aux champs avec d'autres femmes et nous avons été menacées par des membres des groupes armés. Ils nous interdisent de porter le pagne et veulent qu'on porte la tenue musulmane traditionnelle. Moi je suis musulmane et j'ai toujours porté le pagne. À cause de tout ça, ma famille ne peut quasiment plus cultiver aujourd'hui, ils ont tout perdu. Ils comptent sur moi. Je ne garde rien de ce que je gagne, j'envoie tout à ma famille.

Quand j'ai découvert l'association des aides ménagères, ça a changé ma vie. J'y ai rencontré ma meilleure amie, on fait tout ensemble, je peux lui confier tous mes secrets. Elle, elle a travaillé trois ans dans une famille qui refusait de payer son salaire. Elle est allée en justice pour récupérer son argent et elle l'a eu. Ensemble nous participons aux causeries organisées par le club des jeunes filles leaders. Les causeries aussi ça nous a beaucoup appris. Grâce au jeu sans tabou, j'ai découvert que j'avais une maladie sexuellement transmissible (MST) depuis longtemps et j'ai pu me faire soigner. Je ne savais rien de tout cela, on ne m'en avait jamais parlé. Je sais comment me protéger désormais. J'ai aussi pu dire ce que j'avais sur le cœur, partager.

*Je me sens plus forte depuis que je connais mes droits et que je ne suis plus seule. Je n'accepterai plus de travailler dans ces conditions, je veux un emploi décent avec un contrat, des horaires de travail, un salaire juste, une vie digne. Grâce aux causeries je connais mes droits et je ne veux plus me laisser faire.*

Aujourd'hui j'ai 19 ans. Quand j'avais 6 ans, mon père a choisi mon mari, un vieux du village. Traditionnellement le mariage est déjà acté, mais ils ne m'ont pas encore amenée chez lui. Je ne veux pas y aller. Je ne connais pas cet homme. Au village, quand ton père décide quelque chose tu ne peux rien faire, tu ne peux pas t'opposer. Je sais maintenant que ça s'appelle le mariage forcé et que c'est interdit, on en a parlé aux causeries. Si mon père m'oblige à épouser cet homme, je m'enfuirai. J'ai déjà imaginé la scène. Je veux choisir mon mari, je ne peux pas accepter ça. C'est pour ça que j'ai peur de retourner au village.

Une chose est sûre, si je retourne au village, je vais parler à toutes les filles de l'association pour qu'elles ne se retrouvent pas seules comme moi quand je suis arrivée à la ville et pour qu'elles aussi soient informées sur leurs droits.



# Zalissa

Zalissa a été mariée de force à un homme violent qui la battait et abusait d'elle. En grande précarité, Zalissa a été accompagnée par l'Association Voix de Femmes. En plus d'un appui financier, elle a pu suivre une formation qui lui permet aujourd'hui d'être plus indépendante. Grâce à son commerce de balai et à son courage, elle parvient à s'en sortir financièrement et à se reconstruire progressivement. Elle a appris à économiser et rêve de construire sa propre maison pour y vivre sereinement, seule avec ses enfants.

**Q**uand je parle avec d'autres femmes, quand je les écoute, j'ai l'impression que la violence est partout, que toutes, nous sommes violentées. Je suis loin d'être la seule à souffrir.

J'ai été élevée par ma grand-mère. Je ne suis jamais allée à l'école, dès toute petite je gardais ses animaux. Quand j'ai eu 18 ans, elle a décidé de me donner en mariage. Je ne voulais pas me marier, je ne connaissais pas cet homme, mais je n'ai pas eu le choix. Un soir, on m'a dit d'aller balayer sa maison, il est rentré à la maison, et c'est comme ça que le mariage s'est fait, c'était fini. Dès le début, ça s'est très mal passé. Mon mari ne voulait pas de moi, il n'acceptait pas ce mariage forcé, il voulait que je parte mais ses parents ont refusé. Il était violent, tout le temps, il me frappait jusqu'à ce que je sois blessée. Je partais me réfugier chez ma mère qui me soignait. Je venais juste de perdre mon père et j'avais le sentiment de n'avoir personne pour me défendre. Ma mère s'occupait de mes blessures et me disait de retourner auprès de mon mari violent, qu'il n'y avait pas d'autres alternatives possibles. J'avais peur, je voulais quitter mon mari, mais je ne savais pas quoi faire, comment faire. Il s'est mis aussi à me violer, à me forcer à avoir des rapports avec lui alors que je ne voulais pas.

Nous vivions dans une grande précarité avec mon mari. Nous n'avions pas de travail ni l'un, ni l'autre, pas de moyen de transport. Parfois, nous allions aider à ramasser les cailloux dans les usines pour pouvoir manger, mais ce n'était pas assez. L'oncle chez qui nous habitions nous a chassé de chez lui et nous sommes retrouvés à la rue, à dormir sous un hangar. Les enfants sont arrivés dans ces conditions. C'était une période vraiment difficile qui a duré cinq ans. Je voulais toujours partir, mais avec les enfants je ne m'en sentais pas capable. Pourtant il ne s'est jamais occupé des enfants, même malades, il ne faisait pas en sorte de pouvoir les soigner. J'ai commencé un petit commerce de vente de balais au marché pour m'en sortir, pour mes enfants.

Nous avons mis cinq années à économiser suffisamment pour pouvoir construire une petite maisonnette. Quand il y a un an, nous avons enfin pu nous installer dans la maisonnette, mon mari a pris une deuxième femme, sans prévenir. Nous vivons dans cette minuscule maisonnette d'une pièce où nous sommes deux co-épouses, la belle-mère et les enfants. Je n'aurais jamais imaginé qu'il puisse prendre une deuxième femme, encore moins après ces années de galère. Ma belle mère lui a dit que nous n'avions pas assez pour vivre et qu'il était irresponsable de prendre une autre femme. Depuis que ma co-épouse est arrivée, il ne me parle plus, ne me regarde plus et surtout il ne me bat plus. C'est finalement un soulagement.

C'est au marché que j'ai rencontré pour la première fois les animateur-trice-s de l'association. Après la causerie, j'ai eu envie de leur faire confiance, de leur parler de ma situation. C'était au moment du Covid et nous les vendeuses du marché, nous étions très affectées par la crise. Ça mettait une pression intenable sur nos ménages si fragiles. Nous vivons au jour le jour, je n'avais vraiment plus rien pour vivre.

*Grâce à l'appui que j'ai eu et à la formation, j'ai pu relancer mon commerce et j'ai compris comment investir les petits bénéfices que je faisais. Je suis aussi beaucoup plus avenante avec les clients, je fais la publicité de mes balais. Grâce à ça, j'arrive à éloigner la misère et j'oublie progressivement les violences passées. Si c'est une bonne journée, si j'ai une commande spéciale, alors je peux vendre 500 balais dans la journée ! Si je fais beaucoup de bénéfices, je prépare un grand repas, du tô, du riz ou des haricots pour tout le monde.*

Avec la formation j'ai aussi appris à mettre un peu de côté et aujourd'hui j'économise pour construire ma propre maison.

*Maintenant je me sens capable de partir, je ne veux plus voir mon mari. Je veux déménager pour m'installer seule avec mes enfants et être heureuse.*



# Mariam

Après 10 ans de violences conjugales, de coups quasi quotidiens, un jour, sans prévenir, Mariam est partie. Elle a fui pour sauver sa vie. Elle a dû laisser derrière elle sa fille et son fils. Après son départ, sa fille a subi les mêmes violences qu'elle, sa santé était en danger. Traumatisée, sa fille avait des crises d'angoisse. La belle-famille, accusant la jeune fille de folie, l'a fait enchaîner dans des conditions inhumaines. Avec le soutien de l'Association des Femmes Juristes, Mariam a saisi la justice pour libérer sa fille, pour la sauver elle aussi. Aujourd'hui, sa fille vit avec elle en sécurité. Elle est fière d'avoir officiellement obtenu sa garde.

**J**e n'aurais jamais pensé que je puisse avoir la garde de ma fille. Je ne savais pas que je pouvais en avoir le droit. Je pensais devoir choisir entre subir les violences ou perdre mes enfants, alors qu'il n'en était rien. Je voudrais tellement qu'aucune femme ne vive ce que j'ai vécu.

Quand j'avais 20 ans, alors que je rendais visite à mes parents au village, j'ai rencontré celui qui deviendrait le père de ma fille et de mon fils. Je suis tombée enceinte très rapidement et c'est à partir de là que les violences ont commencé. Il m'a battu presque tous les jours jusqu'à l'accouchement. Quand j'ai eu ma fille, la belle-famille avec qui nous vivions, ses parents, ses sœurs, tout le monde est devenu violent envers moi. Dans ma famille, on dit que tu ne peux pas quitter le foyer et laisser tes enfants, alors je suis restée, j'ai enduré. Cela n'était pas sans conséquence pour ma santé. J'ai développé des crises de tension, j'étais terrorisée. Il me frappait de plus en plus au visage, mes belles-sœurs m'arrachaient les cheveux, il n'y avait plus de limites. Ma tension explosait dès que je les apercevais.

Après l'accouchement je suis retombée enceinte presque aussitôt. Je prenais pourtant une contraception pour éviter une nouvelle grossesse, mais elle devait être défectueuse. Une fois, il a frappé tellement fort que je saignais beaucoup du nez. Il m'a aussi violée, forcée à avoir des relations sexuelles alors que je ne voulais pas. À cet instant, je me demandais dans quel état serait l'enfant que j'allais mettre au monde avec toutes ces brutalités.

Mon fils est né, les violences ont continué, mon état de santé s'est aggravé. Je n'avais jamais connu la violence avant de rencontrer cet homme, je me sentais complètement dépassée. Il refusait même de payer pour mes frais de santé. Alors j'ai compris que si je voulais sauver ma vie, je devais partir, il n'y avait pas d'autre choix. J'ai profité du mariage de mon frère pour fuir, sans prévenir, je me suis installée chez lui, loin du village, à Ouagadougou. Je me suis mise tout de suite à la recherche d'un travail pour pouvoir plus tard aider mes enfants.

Après mon départ, les violences se sont répercutées sur ma fille. Ils lui ont fait subir ce que je subissais, et ils n'ont pas touché à mon fils. J'ai voulu retourner voir mes enfants. Ma belle-sœur a été d'une fureur inouïe ce jour-là, elle a frappé ma fille avec son téléphone. La petite a eu des déchirures au niveau de la tête et du front. Je me suis rendue à la police pour me plaindre, mais on m'a dit qu'on ne pouvait rien faire pour moi. Si la police refusait de m'aider, qui allait le faire ? C'était pourtant l'autorité compétente. Je suis retournée à la police, j'ai insisté jusqu'à ce qu'ils convoquent ma belle-sœur qui finalement s'en est sortie avec de simples excuses.

Ma fille brutalisée a commencé à faire des crises d'angoisses. Parfois elle s'évanouissait. Ma belle-famille lui a fait faire des examens de santé, sans résultat probant et a fini par la déclarer folle. Un jour, ma fille m'a appelée pour me dire que sa grand-mère voulait l'emmener pour la faire prisonnière. Je pensais qu'elle exagérait, je l'ai rassurée. Par précaution, je suis quand même allée à ce que la grand-mère appelait une prière pour que ma fille aille mieux. Là-bas, de mes propres yeux, j'ai vu un pasteur enchaîner ma fille avec de lourdes chaînes pour qu'elle ne puisse pas marcher et la condamner à passer trois ans ainsi. J'ai vu au même endroit un enfant en si mauvaise santé qu'on ne parvenait plus à distinguer sa peau de la terre. Ma fille hurlait, pleurait, c'était insoutenable et je n'ai rien pu faire sur le moment. J'ai pris des photos que j'ai envoyées à ma sœur pour témoigner de l'horreur.

Rentrée à Ouaga, je ne dormais plus, je pensais à ma fille nuit et jour. Tant que j'étais en vie, je ne pouvais pas supporter de savoir ma fille dans ces conditions. Ma sœur m'a aidée et m'a mise en contact avec l'Association des Femmes Juristes. Elles m'ont écoutée et elles m'ont conseillée. Avec leur appui, nous avons contacté une procureure, je suis allée au parquet la rencontrer. Le 24 décembre au matin, je suis allée chercher ma fille avec en prime une convocation pour le pasteur qui l'avait enchaînée. J'ai ramené ma fille à la maison, quel soulagement.

Aujourd'hui j'ai 34 ans, ma fille en a 14. Je n'ai plus peur, mais je ne suis pas prête à reconsidérer une relation avec un homme. Les séances avec le psychologue nous aident toutes les deux à dépasser les traumatismes. Ma fille ne fait plus de crises, elle excelle à l'école et elle sait déjà que plus tard elle veut devenir médecin, ce n'est pas un hasard.

*Il n'était plus question pour ma fille de retourner dans la belle-famille. L'association m'a appuyée, de nouveau, je suis retournée en justice cette fois pour la garde. Compte tenu des mauvais traitements, la procédure a été rapide, j'ai obtenu officiellement la garde. Ce jour là j'étais tellement heureuse que j'ai passé toute la nuit à regarder ma fille, à lui caresser les cheveux.*



# Kadi

Quand Kadi a perdu son mari, décédé dans un accident, sa belle-famille l'a dépossédée de tout ce qui leur appartenait. Elle s'est retrouvée seule, en deuil, avec ses enfants et sans leurs biens. Commerçante depuis toujours, c'est grâce à son commerce qu'elle a pu tenir le coup et faire vivre sa famille. Au marché, elle a rencontré l'Association Voix de Femmes avec qui elle a notamment suivi une formation en éducation financière. Depuis, elle a agrandi son commerce. Elle ne se pensait pas capable d'arriver jusque là.

**D**ans ma famille, on est tous commerçants, mes parents, mes frères et moi-même. J'ai arrêté l'école à 13 ans, l'école était très loin, je n'avais pas de moyens de déplacement et j'étais chaque jour en retard. De plus, ça coûtait trop cher à ma famille.

Je vends des légumes au marché depuis l'âge de 16 ans. C'est au marché aussi que j'ai rencontré mon mari, il était l'homme parfait que je voulais. Nous ne venions pas du même milieu social, sa famille c'est des fonctionnaires, ils ont davantage de moyens, ils ne voyaient pas notre union d'un bon œil. Mais mon mari m'aimait, il ne les a pas écoutés. J'avais 21 ans quand je l'ai épousé, un vrai mariage d'amour. Il était chauffeur mécanicien, j'avais mon propre commerce au marché. Nous avons eu notre premier enfant un an après, un garçon et ma fille est arrivée quelques années plus tard, c'était une époque heureuse.

Un jour, alors que mon mari allait rendre visite à ses parents, en moto, il a été percuté par un camion. Mon fils est parti en trombe en courant de la maison jusqu'à l'hôpital à 5 kilomètres de là. Gravement blessé, il a d'abord été amputé du pied et un mois plus tard il est décédé à l'hôpital.

Dans notre pays, après le décès de son mari, la veuve doit respecter une période de deuil où elle reste dans la maison sans sortir pendant 100 jours, trois mois et dix jours. Dix jours seulement après le décès de mon mari, ma belle-famille m'a accusée d'être responsable de sa mort et m'a ordonné de quitter la maison. Ils ont pris tout ce qui nous appartenait, ils ont tout ramassé dans la maison en me menaçant, en m'insultant. Nos meubles, la vaisselle, les habits de mon mari jusqu'à son acte de naissance... J'étais en deuil, je n'avais pas la force de les affronter. Je suis restée avec seulement un matelas, deux chaises et une bouteille de gaz. Jusqu'à aujourd'hui, quand je ferme les yeux, je revois cette scène, ça m'a tellement fait mal.

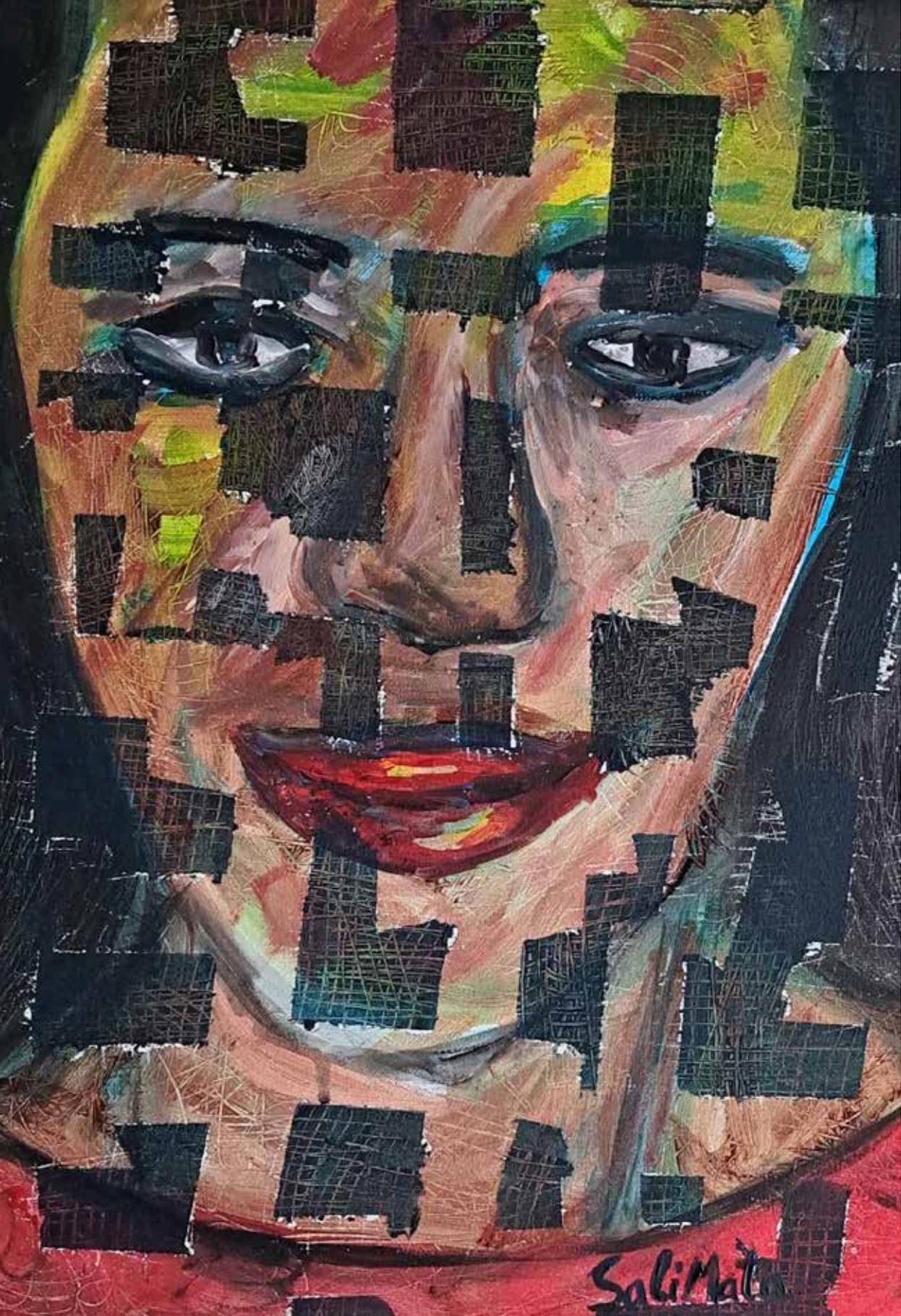
À partir de là, j'ai dû m'occuper seule de mes enfants, la scolarité, l'habillement, les frais de santé, la nourriture, c'était vraiment difficile. J'avais dépensé toutes nos économies pour soigner mon mari et l'argent qui avait été collecté lors des funérailles, ma belle-famille l'a gardé, ils ne m'ont rien remis. Ma belle famille avait pourtant les moyens. Ils ont refusé de m'aider, même quand j'étais en difficulté pour payer l'école. Ma belle-mère a toujours été méprisante avec moi. Elle critiquait sans arrêt mes tenues, je n'étais jamais assez bien pour elle. Je n'allais quand même pas aller travailler au marché en talons hauts.

C'est encore au marché que la chance m'a souri. J'étais très vulnérable à ce moment-là, je pleurais tout le temps, tous les jours je me sentais seule. J'ai même pensé à me suicider, mais je ne pouvais pas laisser mes enfants, qui allait prendre soin d'eux. Aller au marché, retrouver les clientes, l'ambiance animée, ça me maintenait tout juste en vie. Un jour, des animatrices de l'association sont venues faire des sensibilisations au marché. C'est seulement à leur troisième passage que j'ai osé leur parler.

Je me suis rendue à l'association plusieurs fois. J'ai pu échanger longuement. Ça m'a redonné des forces, du courage. J'ai aussi suivi une formation en éducation financière et j'ai pu avoir un petit appui pour mon commerce. J'ai beaucoup appris, par exemple sur comment économiser ou comment gérer mon commerce si je suis malade, je partage ça maintenant avec les autres femmes du marché. Ça m'a aussi aidé personnellement à reprendre confiance en moi.

J'ai décidé d'élargir mon commerce de fruits et légumes. Je vends aussi des draps de lit maintenant. Souvent les clientes qui viennent pour les fruits et légumes repartent avec des draps, ça marche plutôt bien. J'envisage d'agrandir encore pour vendre de la layette et des produits pour les femmes qui viennent d'avoir un bébé. Il ne se passe pas un jour au Burkina Faso sans qu'on ait besoin de layettes et de couches, ça se vendra bien.

*Quand je repense à tout ce qui s'est passé, je suis moi-même impressionnée. Je ne pensais même pas pouvoir arriver à ce niveau là. J'encourage chaque jour mes enfants à bien étudier pour qu'ils réussissent, qu'ils aient une vie plus facile que la mienne.*



# Marie

Marie a eu la polio à l'âge de 8 ans et est devenue paralysée. Elle a affronté les violences conjugales de son conjoint, la violence de ses frères et les difficultés liées à son handicap. Marie pense que le travail libère les femmes. Elle a contribué à créer une association qui aide les autres personnes handicapées, un engagement au quotidien qui donne un sens à sa vie. Elle participe aux causeries organisées par IPBF et souhaite aider les autres femmes.

**S**ouvent, je pense que c'est à cause de mon handicap que tout ça est arrivé. Quand j'étais enfant, j'ai eu la polio. Depuis, je suis en fauteuil roulant, je ne peux plus marcher. Il y a beaucoup de choses que je veux faire, que je ne peux pas faire. Mes parents avaient peu de moyens, mais ils se souciaient de nous. Quand ma mère est tombée malade, mon père m'a confiée à ma tante quelques temps. Je me rappelle qu'à l'époque j'étais en béquilles et je devais marcher le plus possible tous les jours. Ma tante ne voulait pas que je sorte de sa cour, que les voisins me voient, elle avait honte de moi. Elle a jeté mes béquilles pour que je ne puisse plus bouger. Heureusement que mon père était gentil et toujours là pour me soutenir.

Je suis allée trois années à l'école, mais j'ai vite voulu arrêter car on me disait qu'en tant que personne handicapée ça ne servait à rien que j'étudie, qu'il fallait que j'apprenne un métier au plus vite. Alors à 15 ans, j'ai commencé à tresser. Je pensais que ça m'aiderait à devenir adulte, à avoir un bon travail, une meilleure vie. Mais c'est un métier difficile qui n'est pas adapté à mon handicap, je l'ai réalisé plus tard.

J'ai eu ma première fille à 19 ans, en concubinage. Malheureusement, mon conjoint est décédé d'une maladie peu de temps après, ma fille avait un an et huit mois. J'étais dévastée. La belle-famille a confisqué tous nos biens et m'a chassée de la maison. Je suis alors partie à Ouaga pour essayer de reconstruire ma vie.

Quelques années plus tard, j'ai eu un deuxième enfant, une fille aussi. Nous nous sommes installé·e·s ensemble avec le père et j'avais bon espoir d'une vie stable et épanouie. Mais il est devenu violent, quand ma fille avait deux ans. La première fois, j'ai eu très peur, je n'avais jamais connu la violence dans ma famille. Après cela, ça s'est reproduit, encore et encore. Il me battait. Il m'insultait et pire il s'en prenait à ma famille.

C'est à partir de là que j'en ai parlé à ma sœur. Elle m'a conseillé de raconter ce qui se passait à mon père, alors je l'ai appelé. Il m'a dit que je n'étais pas obligée de supporter cette violence, de rester. Il m'a proposé de revenir chez eux avec mes enfants, alors j'ai saisi l'occasion je suis retournée chez mes parents pour que les coups cessent.

Je vis toujours dans la cour familiale. Mais la violence ne nous a pas vraiment quittées. Mes frères font des histoires, car dans notre société c'est mal vu d'avoir des enfants hors mariage qui vivent dans la famille de la femme. Parfois, ils sont violents avec mes filles. Vraiment je m'interroge, pourquoi toute cette violence? Est ce que c'est culturel? Je vois beaucoup de femmes, surtout des femmes handicapées qui vivent dans la violence. Lors des causeries auxquelles nous invite le club des jeunes filles leaders d'IPBF, je raconte ce que j'ai vécu, je parle des violences conjugales. Au début c'était difficile, mais il faut en parler. Je parle aussi du consentement, de comment parfois on nous amène à faire des choses que nous ne voulons pas. D'autant plus que les femmes handicapées sont confrontées aux rites. Souvent on nous propose de l'argent contre des relations sexuelles, car il y a des rituels, des croyances qui finalement nous mettent en danger.

J'ai renoncé au mariage, car je ne veux plus jamais vivre ça. J'ai compris que ce que je veux c'est être indépendante, gagner suffisamment pour ne pas avoir à vivre avec un homme. Le travail c'est la solution, c'est la voie d'émancipation pour nous les femmes. J'ai ouvert mon propre salon pour tresser, un petit kiosque devant la maison, mais les clientes ne se bousculent pas. Le problème c'est qu'avec mon handicap je dois tresser de ma chaise comme je ne peux pas me lever, donc les clientes doivent s'asseoir par terre sur une natte et c'est inconfortable pour elles comme pour moi. J'envisage de me reconverter dans le commerce pour vendre des mèches, des produits de beauté. Je m'occupe seule de mes deux filles, je dois pouvoir subvenir à tous leurs besoins.

*Ce qui me donne la force d'avancer au quotidien c'est l'association « Action pour un monde meilleur » que j'ai contribué à créer en 2013 avec une amie. J'en suis aujourd'hui la trésorière. Nous aidons les personnes handicapées. J'ai toujours aimé m'engager dans l'associatif. J'y ai trouvé de l'amour, de la bienveillance, j'aime les liens que nous construisons ensemble.*

Je viens tous les jours aider la Présidente, participer aux activités, ma maison c'est ici, là où je me sens utile. Grâce au soutien d'IPBF, nous avons aussi pu permettre à des femmes handicapées d'avoir un tricycle, ce qui fait une énorme différence pour elles en termes d'autonomie notamment.

Je ne peux pas m'empêcher de m'inquiéter pour ma fille. J'ai peur qu'elle tombe enceinte ou qu'elle aussi soit confrontée aux violences, que l'histoire se répète. Pour éviter cela, je l'informe le plus possible. Je ne pourrai pas être heureuse si mes filles ne le sont pas.

## Conclusion

Les récits de ces chemins de vie nous éclairent quant aux obstacles et aux difficultés que les femmes survivantes doivent affronter dans leur parcours de reconstruction.

Partir n'est pas chose facile quand la famille vous dit de rester, quand vous n'avez nulle part où aller, quand vous n'avez pas les moyens financiers de le faire, quand cela signifie devoir laisser ses enfants, quand la société vous juge et vous condamne.

Parler c'est prendre le risque de ne pas être crue, d'être jugée, de se sentir honteuse, de s'entendre dire que c'est de votre faute, qu'il faut rester, subir, que c'est comme ça.

Dénoncer, porter plainte, agir c'est affronter les institutions, les autorités, la justice ancrées dans le système patriarcal, dominées par les hommes. C'est s'exposer encore à un environnement hostile, à la violence, au mépris, à l'injustice.

Il apparaît très clairement au travers de l'ensemble de ces récits que les appuis dont ces femmes ont pu bénéficier par les structures associatives ont été déterminants dans leurs parcours, que ces appuis soient juridiques, psychologiques et/ou encore médicaux. Cet accompagnement est intervenu à un moment où elles étaient en grande vulnérabilité et toutes insistent sur le fait qu'elles n'y seraient pas parvenues seules. Elles méconnaissaient leurs droits, la loi, y compris les femmes les plus éduquées. Elles ne seraient pas allées voir un psychologue d'elles-mêmes et pourtant ce soutien s'est révélé indispensable dans leur phase de reconstruction. Elles auraient perdu leur commerce, leur seule source de revenus. Elles n'avaient pas les moyens de se soigner. Elles avaient besoin d'être écoutées, comprises, accompagnées, soutenues, orientées, soignées, encouragées.

Les formations et les causeries ont également joué un rôle décisif pour beaucoup d'entre elles, contribuant à leur empouvoirement. Savoir, parler, partager leurs histoires entre femmes, a été libérateur. Elles réalisent qu'elles ne sont pas les seules à avoir subi des violences, que c'est systémique. Une sororité très forte se dégage, celles qui se reconstruisent ont à cœur d'accompagner les autres femmes survivantes dans leurs parcours et s'inquiètent pour leurs filles, leurs sœurs, pour toutes les femmes.

Face au caractère intersectionnel des violences et à leur complexité, améliorer et rendre accessible une prise en charge holistique, médicale, juridique, judiciaire et psychologique semble primordiale pour répondre aux besoins des femmes survivantes et les accompagner au mieux dans leur parcours de reconstruction. Cela implique une diversité d'acteurs et une complémentarité dans les activités menées à l'image du consortium réuni autour de ce projet.

Le Burkina Faso connaît actuellement une forte recrudescence des violences sexistes et sexuelles et face à l'ampleur du phénomène, des millions de femmes burkinabè ont besoin d'une prise en charge globale et adaptée. Dans ce contexte, il est également primordial de mieux prendre en compte les droits des femmes et des filles, de les protéger contre ces multiples formes de violences, et de leur donner une place centrale dans les décisions politiques et programmatiques.

Equipop et ses partenaires souhaitent poursuivre et renforcer leur engagement auprès des femmes survivantes burkinabè pour être à leurs côtés à chaque étape de leurs parcours.

### Crédits

**Directrice de la publication :**  
Aurélie Gal-Régniez  
**Coordination d'édition :**  
Nathalie Perrotin-Milla

**Secrétariat de rédaction :**  
Maimouna Ndoeye, Nora Le-Jean,  
Stevie Reine Yameogo,  
Priscille Bansé

**Création graphique :**  
Jean-Luc Gehres  
[www.welcomedesign.fr](http://www.welcomedesign.fr)

**Interviews et Rédaction :**  
Claire Le Privé

**Illustrations :**  
Salimata Kaboré - Artiste  
peintre et art-thérapeute



Avec le soutien de

